

Cette maison aux volets clos ...

C'est un village en Bourbonnais tout près de Vichy, niché au creux de prairies avec son église en contrebas, son château d'un autre siècle, ces maisons bourgeoises côtoyant de plus modestes demeures et qui semble s'endormir autour de cette petite rivière descendant vers l'Allier.

Ce village, c'est celui de ma famille depuis des générations. J'y revois mes grands-parents, mes parents, dans ce passé qui me semble à la fois si lointain par les années et si proche dans les souvenirs.

Je revois mes grand-pères œuvrant tous les deux dans le bois, l'un charpentier et l'autre menuisier, vivant simplement d'humble travail, de chasse et de pêche, mes grand-mères veillant à la tenue de leurs maisons, surveillant le feu dans la cuisinière en y ajoutant régulièrement des bûches avec la bouilloire trônant sur la fonte rendue brillante par de patients et énergiques lustrages avec un vieux chiffon et un peu de Zèbrasif.

Nous y passions régulièrement, mes parents et moi ; ramenant des bouquets de glaïeul, des produits du jardin et parfois même des rillettes de lapins.

Est-ce possible que tant d'années me séparent de ces moments heureux où l'insouciance se mêlait à la joie de tous les retrouver ?

C'était un temps où, petit garçon, je n'avais pas conscience des âges.

Les vieux me semblaient vieux depuis toujours et n'avaient même pas eu d'enfance ! Figés, statufiés avec leurs cheveux blancs, leurs chemises de grosse toile, leurs pantalons rugueux et leurs bouches édentées.

Il était inconcevable, même, que je leur ressemble un jour ! J'allais rester enfant !

L'avenir m'apprit que non !

Ma grand-mère maternelle m'avait hébergé dans cette grande maison à la façade grise, à une époque où mes parents s'étaient déplacés sur la Côte d'Azur pour leur métier. J'admirais cette bâtisse au pignon de bois sur un côté donnant à l'ensemble un aspect asymétrique. Elle m'apprit un jour que l'arrière grand-père n'avait pas pu continuer les travaux de sa maison et que s'il l'avait fait il aurait construit une aile semblable à droite de ce pignon. Je me plaisais alors à imaginer l'ensemble qui aurait donné fière allure à cette habitation pourtant malcommode, dépourvue de salle bain, où les toilettes se situaient sur le trottoir qu'il fallait

longer par tous les temps et où le fait de s'asseoir sur de simples planches dans un réduit obscur, après avoir soulevé une trappe de bois, me terrorisait .

Je repense aussi à cette simplicité de vie qui caractérisait ces gens du début du XXème siècle ; ces petites épiceries familiales où l'on faisait glisser l'argent par un trou au dessus du comptoir pour qu'il tombe directement dans le tiroir. Cette trappe et ses ferrures dans le plancher donnant accès par des marches peu commodes à la cave où l'on entreposait : salaisons, vins, produits des fermes alentour.

Imaginaient-ils que leurs petits enfants, un jour, parcourraient le monde à la vitesse de jets, eux, pour qui, une sortie à Vichy était exceptionnelle.

Ils ne connaissaient rien d'autre et s'en contentaient.

L'âge, le temps et la maladie, enlevèrent à mon affection la plupart de ces gens.

Je vécus alors mes premiers enterrements de famille, cérémonieux, mystérieux, aux formules presque magiques, récitées dans une langue que je ne connaissais pas, au milieu d'une foule de sympathisants et de proches, graves, aux costumes sombres pour les hommes et aux tenues noires pour les femmes pour lesquelles un simple gris aurait paru inconvenant.

La cuisinière ne chauffe plus depuis longtemps, les volets n'ont plus été ouverts, les rideaux se parent de toiles d'araignées et les murs ne résonnent plus de cris d'enfants.

L'absence et le silence créent le mystère. Il n'y a plus que des souvenirs partiels, triés par notre mémoire qui remontent parfois à la conscience à la faveur d'une photo, d'une rencontre, d'un événement.

Il suffit que je sente, un jour, l'odeur d'un feu de bois pour que je me retrouve dans la cuisine de ma grand-mère et que j'entende le bruit des cercles de fonte soulevés par son tisonnier.

Les façades nous renvoient à la solitude de nos souvenirs. Elles cachent bien souvent derrière elles des aventures humaines très simples, très ordinaires mais aussi des drames, des souffrances, des non-dits. Nous leur pardonnons leur froideur et leur silence en embellissant parfois ces images, en les retrouvant sur l'écran de notre histoire.

Les maisons nous écrivent et nous interpellent.

Alain



Je marche sous le soleil provençal, à deux pas du Rhône. J'arrive au rond -point de la place Lamartine et je ressens une impression étrange quand je découvre **cette maison aux volets clos.**

Le ciel d'un bleu profond contraste avec le jaune du pâtre de maisons.

Au premier plan, un tas de terre et du sable jaune, la rue est jaune.

Cette maison d'angle est au centre, le long de la place, au cœur d'une lumière éblouissante.

C'est une petite maison jaune aux volets verts fermés. Elle inspire paix et repos.

A l'arrière plan, je vois le pont de chemin de fer qui relie Arles à Paris.

Comme c'est troublant et émouvant d'imaginer ce lieu de vie, source d'inspiration d'un génie qui a laissé sa trace indélébile.

Je me trouve devant un panneau d'exposition géant. Il représente la maison louée par Van Gogh. Il rêvait d'y installer un atelier avec ses amis peintres.

Pourquoi les volets fermés ?

Pour garder la fraîcheur ?

Pour avoir de l'ombre

Pour y soigner ses migraines, ses angoisses, sa folie, ses tragédies ?

Et derrière les volets fermés, je devine la chambre à la fenêtre toujours ouverte, au sol de carreaux rouges, au grand lit, à la petite table, aux deux chaises jaunes, au chapeau de paille, aux nombreux portraits accrochés au mur, et au fantôme de l'ami Gauguin.

Je vais devoir me contenter de cette belle reproduction, je ne verrai jamais la vraie maison où Van Gogh a vécu. Arles a été bombardée en 1944, cette maison aux volets clos, célèbre, a été défoncée puis rasée ainsi qu'une centaine d'autres.

Marie Mak

C'est une ancienne gare du tacot. Comme beaucoup de ses sœurs, elle a été désaffectée puis transformée en habitation. Depuis peu, elle semble avoir perdu la vie mais elle a une histoire particulière que je vais vous raconter.

C'était à l'automne 1936, tout le petit bâtiment résonnait d'une grande fête. Pensez-donc, elle venait d'accueillir une petite fille, bébé attendu et espéré depuis plus de 6 ans. Alors pour son baptême la joie explosait par toutes les fenêtres. La maman, cheffe de gare, ne pouvait s'éloigner, ni les congés maternité, ni les RTT n'avaient été inventés.

Le tacot de la mi-journée fut accueilli par des cris et des rires et on invita les employés de la Régie à « arroser » l'enfant. Une jeune-fille à la robe fleurie semblait glisser sur le quai en distribuant verres et champagne. Lorsque ses yeux croisèrent le regard bleu du chef de train, elle faillit échapper la bouteille, et ce sont des mains tremblantes qui saisirent la coupe offerte. Cupidon était aux aguets, ses flèches bien acérées !

C'est ainsi que la belle, à tout propos et hors de propos, revint quotidiennement à la gare après avoir attentivement étudié les horaires du tacot. Et c'est ainsi que les arrêts en gare s'allongèrent sur des prétextes divers... avaries imaginaires, pertes d'objets, oublis volontaires de colis...

Comment se termina cette romance, vous l'avez deviné : par une fête au printemps suivant. La petite gare retrouva sa joie et ses rires pour le mariage de mes parents.

MM

Les mots ne sont jamais que des mots

Derrière cet aphorisme se cache le sens le plus secret du langage.

Qu'est-ce que celui - ci nous enseigne ? Que nous évoque t-il ? Que mettons-nous dans les mots ? Jusqu'où nous mènent-t-ils ?

Ce que nous employons tous les jours dans notre quotidien, dans nos échanges est un révélateur de notre être profond, de notre passé et de nos secrets les plus intimes.

Dans cette vaste question du langage, on peut évoquer aussi son histoire qui suit de près celle des humains ; qui se souvient de :

« Brétailler, melliflu, liarder, bouquetier et bien d'autres... »

Je rêve d'une séance à l'Assemblée Nationale où l'on se traiterait de : « maroufle, de sacripant et d'escogriffe ». Je n'évoque pas ce que l'on appelle les réseaux sociaux et leur cortège d'insanités et de fausses informations cachées derrière le rideau de l'anonymat.

Tout langage est le produit d'une époque mais aussi la façon .Nous assistons bien souvent à une simplification du langage. C'est tellement actuel de l'abréger, de l'interpréter à sa guise, d'user de simplifications et de cette tendance à l'apocope :

« Petit-déj', perquiz, ciné, actu, amphi, asso, appli, conf, coloc... »

Êtes-vous cap' d'en trouver d'autres ?

Le langage s'adapte à notre histoire. Viennent de rentrer dans le « dico » les mots suivants :

« Blob, cheugy, cryptomonnaie, frugalisme, woke, infodémie, jomo, zennial... »

Nos portables nous obligent à avoir un langage restreint, forme SMS et certains ne s'en privent pas avec : PTN, BG, TKT, OKLM, WTF. Notre époque pressée cherche à contracter le temps au maximum. Aller plus vite vers quel futur ?

Dans ce registre et pour revenir à ce révélateur dont je parlais plus haut, je voudrais dire que les mots ne sont pas aussi neutres ni aussi insignifiants qu'on le pense, ils ne le sont à vrai dire pratiquement jamais.

Ils sont, très souvent, « chargés » affectivement, émotionnellement. Pour preuve, que penser de ceux -ci ?

« Emberlucoquer, esperluette, guitoune, baraguin, embrouillamini, quèsaco, salamalecs, tambouille, moufette, concupiscent... »

Ne nous font-ils pas rire ? N'est-ce pas un plaisir de les prononcer, de les évoquer ? Ce n'est pas tout. Que nous évoque :

« Panache, rocambolesque, ronronner, albatros, flâner, mélancolie, chocolat, merveilleux, onirique, batifoler, épistolaire, époustouflant... »

N'avons-nous pas envie de « croquer » ces mots, de les « sentir », les « mâcher » , de nous laisser porter par eux ?

Et ceux -ci :

« Pandémie, antipathique, répugnant, offensive, génocide, thermonucléaire, explosion, missile, terrorisant, sinistre, panique, complotisme... »

Ne voudrions-nous pas les retirer de notre paysage , les entendre le plus rarement possible, peut-être même les voir disparaître ?

Ceux qui suivent vous inspirent-ils un quelconque sentiment ?

« Commis, avenue, lampe, cadre, hôte, touriste, diplomate... »

Ne font-ils pas parti de ces mots « neutres » qui ne nous évoquent que peu de choses en comparaison avec les précédents ?

Et, que penser de :

« Alacrité, amphigourique, apocryphe, coruscant, flavescent, obséquieux, sardonique, sycophante, croquignolesque, atrabilaire... »

Ne sont-ils là que pour nous obliger à faire des exercices de prononciation, nous exercer à la parole, au discours ?

Les mots ne sont que des mots mais ils peuvent toucher, blesser et même tuer.

Récemment, j'ai lu un article sur la présidente de l'Assemblée Nationale, madame Yaël Braun-Pivet choquée d'avoir reçu des paroles nauséabondes sur ses origines juives.

Combien d'ados désorientés décident d'en finir après des propos injurieux et répétés sur internet ?

Que des mots disons-nous ?

Ne sommes-nous pas arrivés à l'âge où des robots nous dicteront leur logorrhées algorithmiques ?

On ne peut, je crois séparer le langage de l'histoire quand on sait que les discours d'Hitler ont excité le peuple et justifié ses idées reçues et ses préjugés afin de mieux le contrôler.

Combien de personne ont été persécutées pour leurs écrits et l'intensité de leur raisonnement. Ce n'est pas Spinoza qui va me contredire ni les savants qui ont eu affaire à l'Inquisition !

En fait de discours et pour terminer sur une note plus joyeuse, je voudrais vous livrer quelques mots réconfortants et doux :

« Attrayant, charmant, exquis, savoureux, succulent, voluptueux, cosy, câlin, affectueux, mamours, cajoler ... » et j'en passe.

Ne sommes-nous pas mieux en les entendant, n'avons nous pas envie de les prononcer à nouveau ?

Efforçons-nous de comprendre les mots et manipulons-les avec précaution. Les faits nous prouvent que notre liberté en dépend.

Alain